

Josée Bilodeau, Claude Vallières, Claude Forand

Michel Lord

Numéro 139, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62422ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2010). Compte rendu de [Josée Bilodeau, Claude Vallières, Claude Forand]. *Lettres québécoises*, (139), 37–38.

☆☆ 1/2

Josée Bilodeau, *Incertitudes*, Montréal, Québec Amérique, 2010, 133 p., 16,95 \$.

Un regard trouble sur l'instable

Dans son premier recueil, Josée Bilodeau a l'art de jouer avec les impondérables de la vie, surtout celle de femmes. Dans cet imaginaire ondoyant, rien n'est assuré, tout bouge, disparaît, réapparaît et souvent s'effondre.

Des lieux de passage (gare, train), de repos (chambres) et de divertissement visuel (cinéma) servent de décor à ces étranges parcours existentiels. « Le dernier wagon » en est un bel exemple. La narratrice est en voyage en Suisse avec son amant et ses enfants (à lui). Heureuse,



JOSÉE BILODEAU



sa vie va bientôt basculer dans l'étrange. Elle se sent tout à coup angoissée, se retrouve brusquement devant presque rien, que des rails. Elle s'écroule. Depuis elle n'attend que la nuit « pour pouvoir enfin poursuivre ce cauchemar, à la recherche d'une issue » (p. 92). Ultimement, elle

se réfugie dans le rêve: « Je [...] m'abandonne au délice de ce songe, souhaite ne plus me réveiller. » (p. 94) Mystérieux. Dans « Lorsqu'une porte se ferme, ouvrez-en une autre » (parue dans *XYZ la revue de la nouvelle* en 2008), sur un ton légèrement plus drolatique, une autre femme déprimée va au cinéma pour se distraire et y rencontre un très bel homme avec qui elle se livre à des attouchements, mais finit par se rendre compte qu'elle est seule et qu'elle n'embrasse qu'une vadrouille. Étrange.

Ce regard incertain qui prend des ombres — ou même le néant — pour la réalité est exploité dans presque chaque nouvelle. « Dans la chambre andalouse », un texte aux accents poétiques, oniriques, la narratrice, qui dit devenir « sorcière » (p. 67), va à la corrida et trouve que le torero ressemble à son amant, un amant

aux contours flous: « mon amant, comme poisson, ondule jusqu'à moi dans les vagues des couvertures [...] Il est d'humeur et de taille variables. » (p. 67) À la fin, elle s'évanouit dans un marché puis se liquéfie: « Je me répands, souterraine, jusqu'à la mer océane, où une huître m'avale. » (p. 72)

C'est l'attente absurde qui est représentée dans « Clichés de gare », qui met en discours une narratrice ayant rendez-vous cette fois dans une gare de Paris avec un ancien amant qu'elle n'a pas revu depuis des années. Elle s'inquiète de son retard, perd sa valise, puis l'homme ne venant jamais, elle prend bizarrement le train où elle retrouve sa valise devant elle sur un banc et demande à sa voisine (son double?) où elle va et se fait répondre: « À la maison, bien sûr. » (p. 84) Curieux.

Une autre histoire de dépression clôt le recueil avec « L'arbre mort », où une femme s'enfonce dans la solitude, les larmes et la tristesse, pendant qu'une de ses plantes, un arbre, se régénère et envahit toute la maison. Un jour, elle se couche sur le plancher, là où on la retrouve presque brûlée par le froid hivernal.

Même si la répétition du motif de l'effondrement confine au procédé, c'est tout de même avec doigté que Josée Bilodeau signale ces nouvelles fondées sur une réalité aux assises instables, à l'image du monde contemporain.

☆☆ 1/2

Claude Vallières, *J'attendais que tu oses un geste*, Gatineau, Vents d'Ouest, coll. « Rafaëles », 2009, 147 p., 18,95 \$.

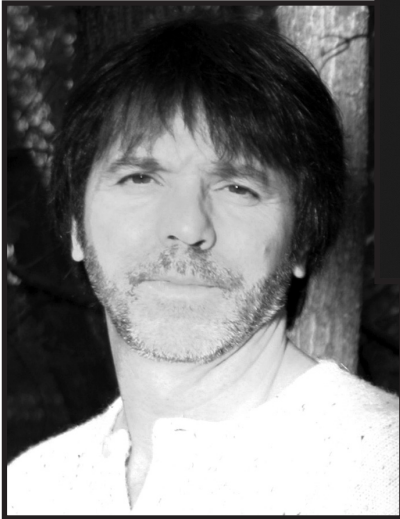
« Je me dis intérieurement »

Membre du groupe La Bande Magnétique, le chanteur Claude Vallières publie des nouvelles depuis 2005. Son deuxième recueil m'a souvent laissé songeur, tant on y remarque des incohérences et des passages à l'écriture douteuse.

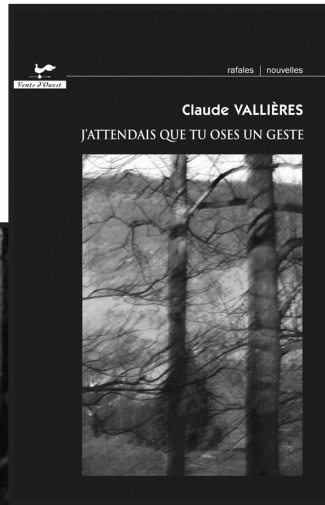
Le premier texte, « Décalage », illustre le cas d'un homme pour qui tout va mal. Se jugeant trop sage jusqu'à ce jour, il décide de « saouler le quotidien à grands coups d'imprévus », et, du même coup, de ne faire de sa vie « qu'un élan retenu » (p. 15). Bizarre! Pourquoi « retenu »? Puis, il décrit une situation qui ressemble à une visite au bordel, mais, en fait, il est avec une « hôtesse de l'air » (p. 17), en voyage vers La Réunion... On a vu plus fou dans le dérèglement des sens. « *Dédale* (Huile et techniques mixtes) » est mieux tournée, mais non sans défauts. Un homme rend visite à une amie qui se meurt du cancer à l'hôpital et qui lui demande, elle, une simple amie, de la faire jouir une dernière fois. Certains passages sont moins jouissifs: « je me dis intérieurement » (p. 24), « c'est de ça dont tu voulais me parler? » (p. 32)

Dans « Plus tard, peut-être », le narrateur écrit à une femme aimée des choses comme ceci: « J'ai avancé vers toi, les paumes ouvertes sur le désir en cueillant sous ta chemise les fruits inconnus à ma bouche [...] Dans la houle de tes hanches, je gaspillais quelques salives. » (p. 43) Éloquent... « La presque Garbo » est plus astucieuse par la superposition d'une double figure. Un homme a de la difficulté à se lever le jour de ses cinquante ans. Une femme se maquille et va dans un centre commercial. Les deux se détestent. À la fin, on croit comprendre que les deux ne font qu'un, que l'homme est un transsexuel qui disparaît « en silence dans le corps de la femme » (p. 88).

«Comme un livre de Jacques Poulin» est au contraire remplie de ces bons sentiments dont on sait ce que Gide en dit. Le narrateur, un préposé aux bénéficiaires dans un centre hospitalier, aime donner de l'affection aux vieux dont il a la responsabilité. Sa logique est simple,



CLAUDE VALLIÈRES



voire simpliste, mais charmante: «Je sais que je peux le faire puisque je lis les romans de Jacques Poulin. Dans ses romans, je trouve la tendresse et la douceur dont j'ai besoin pour mon travail.» (p. 110) On se prend à rêver de l'influence de la littérature sur le monde.

«À cause de la beauté» est une nouvelle «politique», contenant une séquence fort bizarre. Le narrateur arrive dans une île où il «passe le plus clair de [s] on temps» (p. 116), bien qu'il parle d'entrée de jeu de «longue absence» (p. 113). Il y va pour se détendre, car il souffre. Un nouveau voisin le dérange. Un jour, il va le voir et, au lieu de lui parler, il lui fait lire une longue lettre dans laquelle il l'accuse d'être responsable de ses maux: il a été victime d'une bombe posée en 1969 par l'homme en question, un felquiste. Il aimerait le tuer, mais lui dit qu'il est chanceux, car il ne veut pas souiller la beauté de l'île où ils se trouvent. Le motif de la beauté clôt le recueil avec «Bête sauvage», où un homme apprenant la mort de son beau-frère Jean-Guy se remémore quelques beaux instants vécus avec lui dans la forêt qu'il aimait tant. Il en tire une morale fort simple: «Il faut vivre à mort et s'émerveiller de la trace que laissent les bêtes sauvages comme Jean-Guy quand elles passent dans nos vies.» (p. 146)

L'écriture incertaine du début du recueil se tasse un peu vers la fin, laissant espérer des jours meilleurs.

infocapsule

Le Salon du livre de l'Outaouais respire...

Le Salon du livre de l'Outaouais, qui vivait des temps difficiles depuis quelques années, connaîtra un nouveau départ. En effet, le Salon du livre de l'Outaouais vient de signer une entente de trois ans avec le Palais des congrès après des mois d'incertitude quant à sa survie. C'est le maire de Gatineau qui a pris la décision de s'impliquer dans le dossier et de signer une entente à long terme assurant ainsi un financement stable au salon. La Ville de Gatineau se portera garante du Salon du livre de l'Outaouais. Le maire a même indiqué que la Ville augmenterait le budget de fonctionnement du SLO. C'est donc un nouveau départ pour cet organisme qui en a profité aussi pour élire l'auteure Andrée Poulin présidente du salon, qui succède ainsi à M^{me} Estelle Desfossés. La communauté littéraire se réjouit de cette bonne nouvelle.



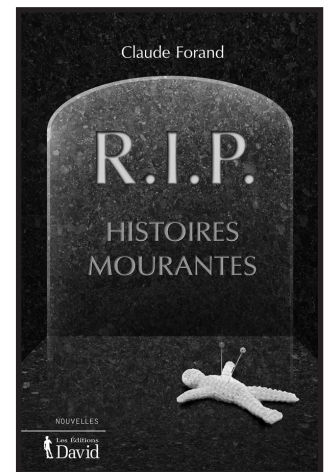
Claude Forand, *R. I. P. Histoires mourantes*,
Ottawa, David, 2009, 159 p., 18,95 \$.

Mieux vaut mourir

On se demande parfois comment on fait pour passer au travers d'un livre. L'obligation professionnelle, sans doute. Toujours est-il que le deuxième recueil de Claude Forand contient des invraisemblances, du genre de celles qui tuent le bonheur de lire. Surtout une nouvelle criminelle.

Comme le titre l'indique, les histoires sont bel et bien «mourantes», elles agonisent dans leur matière même et m'ont mis à l'agonie. Je me contenterai de donner quelques exemples.

Dans «Un tueur sentimental», un tueur à gages éprouve soudain de la sympathie pour ses victimes et les contacte pour leur demander de s'amender sinon il les tuera. Plus sentimental que ça, tu meurs. Nous sommes loin de Patricia Highsmith. «On fait quoi avec le cadavre?» est une autre histoire qui ne tient pas debout. Deux hommes volent une Mercedes et la vendent immédiatement à un client qui les rappelle pour leur dire qu'il y a un cadavre dans le coffre arrière. De nouveau en possession de la voiture volée, ils s'arrangent pour savoir à qui elle appartient et ils entrent en contact avec le mafioso en question. Brillant! L'un des deux est assassiné quelques jours plus tard. Dans «Les cinq étapes du chagrin», décidément, ça ne s'améliore pas. Un homme, très éprouvé par la mort de son jeune fils, ne veut voir personne, mais laisse deux évangélistes lui parler du Très-Haut. Ces derniers sont en fait de petits escrocs qui finissent par le voler. Mais, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, ils reviennent comme si de rien n'était, acceptent l'invitation de l'homme à boire un café dans lequel le père éprouvé met une forte dose de somnifères. Puis il les enchaîne dans la cave et finit par laisser son chien les tuer.



On se demande bien pourquoi Forand a repris «L'étrange maison de la veuve Boilard» parue dans son recueil précédent. Il s'agit d'une nouvelle à chute avec effets «fantastiques» qui se dégonflent à mesure.

«La mort est pleine de surprises» est aussi un peu ridicule. Un homme, ayant peur qu'il n'y ait personne à ses funérailles, fait de généreux dons à son ex-femme, à un ex-ami et à sa mère pour s'assurer de leur présence. Puis il feint d'être mort pour voir si ça marche. À la fin, on referme le couvercle de la tombe sur lui... Le goût de refermer le livre n'est pas loin. On espère toujours naïvement que ça va s'améliorer, mais non. Ça sombre de plus en plus dans l'insensé, comme dans «Sur le pont des suicides», où un homme va sur un pont pour se suicider et y rencontre trois autres suicidaires (un attroupement!) à qui il demande de se confier pour savoir lequel a la vie la plus atroce et devrait se suicider en premier.

Au secours!